

L'ÉCRAN

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA

Dans ce numéro :

L'ENFANCE DE CHAPLIN
TOUS LES PROGRAMMES
DES CINÉMAS DE PARIS

français

14 fr.

N 88
4 Mars
1947



JOAN CRAWFORD, LA FEMME INVINCIBLE (voir pages 10, 11 et 12)



"UNE BELLE GARCE" 1931
Gabriel Gabrio, Gina Manès



"UNE BELLE GARCE" 1947
P. Barbey, Ginette Leclerc

JACQUES Daroy tourne, aux studios de Marseille, la seconde version cinématographique d'un roman de Charles-Henri Hirsch, qui fournit en 1931, un très beau rôle à Gina Manès : Une belle garce. Adapté et dialogué par Charles Spaak, interprété par Lucien Coëdel et Ginette Leclerc, le film commencé il y a trois semaines, se poursuit normalement. » Tel est le communiqué officiel. Mais on se doute bien qu'un film qui se déroule dans un cirque forain et emploie des lions, des éléphants, des ours, deux nains, un authentique champion de poids et haltères et, accessoirement, des comédiens, ne pouvait pas être sans histoires...

PRECISONS que le lieu de l'action se trouve être un cirque et que le plateau est transformé en ménagerie. Cela produit d'abord, toute une série de bruits de fond auquel il faut s'habituer. Il arrive ensuite qu'un des pensionnaires, n'appréciant que très modérément l'honneur qui lui est fait, fausse compagnie à tout le monde. Un charmant petit renard eut ainsi la vedette toute une après-midi. On organisa des battues dans le studio aux alentours... pour le retrouver le lendemain matin mollement étendu sur le divan de Ginette Leclerc. Ayant sans doute réalisé le rêve de sa vie, il se laissa emmener sans difficultés et regagna sa cage sans protestations.

Le dompteur Coëdel, Ginette, la "Belle Garce" l'ours buveur de rouge et le lion cabotin



Le dompteur Lucien Coëdel va affronter les fauves.



Un duo interrompu (Ginette Leclerc et Pierre Barbey)

Photos Moiroud

Il y eut l'épisode de l'ours récalcitrant qui profitait de tous les « Silence... » impératifs, pour se mettre à grogner. On en vint à bout avec 2 litres de rouge et, repu, on le vit s'allonger mollement, les pattes de derrière appuyées aux barreaux de sa cage, avec l'air béat des businessmen américains.

Il y eut surtout le « drame ». Coëdel qui dans le film, incarne un dompteur, devait, suivant le découpage, s'approcher des fauves, les taquiner, à l'abri des barreaux avec son fouet, tandis que ceux-ci grogneraient et esquisseraient même un geste menaçant.

Hélas ! Est-ce Coëdel qui avança un peu trop la main à travers les barreaux ? Est-ce un des lions, qui, déjà cabot, voulut en faire un peu trop ? On ne sait, mais Coëdel eut le dessus de la main arraché et un tendon sectionné. Transporté dans une clinique, il dut subir une piqûre antitétanique et... la lecture des articles étonnants qu'inspira son accident. La première édition du soir le mentionna, en effet, avec une gravité inquiétante, la seconde parlait d'un bras arraché. Les détails allèrent en se multipliant et Coëdel fulminait en lisant les titres. On comprend un peu qu'un comédien, même dompteur occasionnel, réprouve ces méthodes qui tiennent plus de la parade que de l'information. Il faut d'ailleurs dire, en passant, car lui-même n'y tient pas, que Lucien Coëdel fit preuve d'un courage certain en allant jusqu'au bout de sa scène tandis que sa main s'ensanglantait...

Sur le plateau, la consternation et disons-le, une certaine frousse commençait à gagner en profondeur. Il fallut que Jacques Daroy entre lui-même dans la cage, accompagné par la dompteuse. Mme Nancy, pour rassurer toute son équipe. Lui aussi mérite un petit coup de chapeau.

N'oublions pas les deux nains, dont l'un est un authentique fonctionnaire qui a demandé un congé à son administration pour venir « faire du cinéma ». Lui aussi est fort pénétré de son importance et très désireux de bien faire. Mais tous deux ont un rival dans la personne du clown. Modèle de conscience, celui-ci répète son texte à longueur de journée, sur tous les tons, du grave à l'aigu : « Entrez, entrez, mesdames et messieurs... »



FILM D'ARIANE

Robert Taylor à Paris

LES photographes attendaient, placides, leur appareil sagement posé sur les genoux. Les reporters agitaient, furibonds, un stylo menaçant. Un monsieur très chic promenait à travers le décor un monocle désabusé. Sur le buffet, des sandwiches étincelants de blancheur s'étageaient, impavides, parmi les chips roux et les olives vertes. Deux simili pin-up et trois Veronica Lake en duplicata guettaient « L'Absent », œil angoissé, gorge sèche. Comme disait l'autre « Un seul être nous manque et tout est dépeuplé. »

Ses photos tapissaient 100 mètres carrés d'un mur beige clair : on pouvait l'admirer, maigre consolation, embrassant Vivien Leigh dans « Waterloo Bridge », souriant de ses trente-deux blanches « At Home » et arborant, dans « Bataan », tout frémissant d'un mâle courage, une mitrailleuse et une barbe de huit jours.

Puis la nouvelle courut en murmures désolés, éclata en chuchotements navrés : « Sa femme est malade. » Renseignements pris, il s'agissait d'une petite grippe. « Il » était allé la chercher à l'hôpital et « Il » serait là bientôt. Avec elle.

« Ils » vinrent en retard sur l'horaire prévu, mais l'effet était réussi. Les « amis » piquèrent un sprint essoufflé, entourèrent Barbara Stanwyck avec des mines de circonstance, des têtes d'enterrement. Elle allait mieux « Thanks Heaven », ajouta-t-elle pieusement.

On les accula immédiatement dans un petit coin, on leur mit énergiquement un micro sous le nez et ils « radiodiffusèrent » consciencieusement au centre de la demi-lune fébrile des photographes déchainés.

Puis on « Le » prit jouant du piano, signant des autographes, regardant Barbara avec de grands yeux enamorés. Lisant d'un air fort intéressé des magazines français dont il ne comprend pas un mot. Puis il jeta du stylo avec une patience inlassable, dédicacant à tour de bras, se fit photographe au milieu des deux Pin-up, des trois Veronica Lake et d'Armand Salacrou, sous l'œil attendri et maternel de Barbara... « Il » distribua des sourires et des poignées de main en série. Puis « Il » répondit aux questions classiques. « Paris nous a beaucoup plu, nous allons sur la Riviera, nous étions en Angleterre, nous n'avons pas de projets et le « George V » nous plaît énormément, ainsi que la Concorde et le château de Versailles ».

Ils ont vu dernièrement, lui et Barbara, trois films anglais qu'ils ont beaucoup aimés :

Le Septième Voile, Brève Rencontre et Hard Men Out. Ils n'ont jamais vu de films français. Ils ne connaissent que Gabin et Boyer pour les avoir vus à Hollywood, ils ont entendu Trenet à New-York, mais ils n'ont rien compris. Ils trouvent le cinéma américain en nets progrès. « C'est un bon « job ».

Elle est petite, avec des cheveux qui grisonnent, un teint terne, une voix neutre. Nous sommes loin de Stella Dallas. Son film préféré, Double Indemnity ; ses prédictions pour les Oscars 47 : Olivia de Havilland dans To Each His Own et le film de Wyler The Best Years of our Lives.

« Il » a des traits qui commencent un peu à s'empâter, une chaîne d'or au poignet et une cravate rouge. Il n'aime pas lire, il adore le tennis, la pêche et la chasse. Ses meilleurs amis : Ray Milland, Jack Benny. Son metteur en scène préféré : Mervyn Le Roy. Il ne veut rien révéler de ses projets. Il tournerait en Angleterre, puis deux films avec sa femme en Amérique. Rien de précis. « Barbara est la meilleure actrice de Hollywood », trouve-t-il.

Allègret à Londres

TANDIS qu'à Paris un metteur en scène anglais poursuit la réalisation de *Corridor of Mirrors*, Marc Allègret tourne à Londres, en double version, *Blanche Fury*. Notre confrère Alexandre Astruc est de l'équipe.

Ce grand film en technicolor s'apparente un peu, par son sujet, aux *Hauts de Hurlevent*. Il y a aussi un garde-chasse. Celui-ci tue ses patrons pour rentrer en possession d'un domaine dont on l'a autrefois évincé. Une des scènes capitales se passe aux Assises.

Se déroulant à l'époque victorienne, ce film franco-anglais a comme vedettes Stewart Granger et Valerie Hobson et est produit par la firme à laquelle on doit déjà *Brève Rencontre* et *Les Grandes Espérances*.

Grève, grève, grève

LA grève de la presse, la grève du cinéma va-t-elle succéder ? Déjà, les producteurs ont décidé de ne plus entreprendre de nouveaux films et les exploitants sont prêts à « passer à l'action ». En effet, la situation du cinéma français est grave, très grave. Et la récente mesure de détaxation n'a guère allégé que de 2 % les charges fiscales supportées par l'industrie cinématographique. Ce n'est pas assez. La production française est en déficit, pour

Lire page 6 la suite du film d'Ariane

Cette semaine encore, les circonstances ne nous ont pas permis de faire composer la typographie de ce numéro dans les conditions habituelles. Aussi nos lecteurs voudront-ils bien excuser ce que notre présentation d'aujourd'hui peut avoir d'un peu sommaire, en considérant toutes les difficultés que nous avons dû vaincre, même pour parvenir à ce résultat. Bien entendu, aussitôt que la situation sera redevenue normale nos lecteurs retrouveront dans nos colonnes toutes les rubriques que nous avons dû renoncer temporairement à publier : (Courrier de l'Ami Pierrot, Page des Ciné-Clubs, etc...) ainsi que la suite de notre importante enquête - reportage : « COMMENT ON FAIT UN FILM ».



C'est à Londres, dans le quartier populaire de Whitechapel où il habitait, que le petit Charlie Chaplin a fait l'apprentissage de la vie. Il a joué avec ces gosses, aidé sa mère aux travaux du ménage.

(Photos Keystone)

ANNÉES DE JEUNESSE, ANNÉES DE MISÈRE...

CHAPLIN VA-T-IL NOUS LIVRER LE SECRET DE CHARLOT ?

par Pierre LEPROHON

Le dernier film de Chaplin, « Monsieur Verdoux », doit être présenté en Amérique dans le courant du mois de mars. Et déjà, l'on prête à son auteur d'autres projets. Parmi ceux-ci, il en est un qui revient périodiquement : Chaplin abandonnerait Hollywood pour s'établir en Europe.

Il aurait engagé des pourparlers pour l'acquisition d'une vaste propriété aux environs de Cannes. Tout cela n'a rien d'impossible. Depuis longtemps, le « climat » de Hollywood est odieux à Chaplin. Malgré tout ce qui l'y attache, on peut penser qu'il finira par le quitter.

Mais on annonce également un projet plus nouveau, un projet dont la réalisation comblerait de joie les admirateurs de Charlot : Chaplin tournerait en Europe un film évoquant ses années de jeunesse dans les quartiers pauvres de Londres...

★

Ce fut en 1923, onze ans après son départ de Liverpool, que Chaplin revint pour la première fois en Angleterre. Il venait de terminer « The Kid ». Avec ces œuvres admirables qui s'échelonnent du « Boxeur » à « l'Idylle aux Champs », il avait donné le plus émouvant message et conquis une renommée déjà mondiale. Sa ville natale l'accueillit comme on accueille les héros. La foule l'acclama comme un roi. Des monceaux de lettres et d'invitations l'attendaient à son arrivée. Mais une telle gloire

est moins grisante que le souvenir. Dès le premier soir, il échappe aux tyrannies officielles. Il s'en va, seul, au rendez-vous que son enfance lui a donné, dans ce quartier de Whitechapel où, quelque trente ans plus tôt, il commençait à vivre. Son retour en Europe est un pèlerinage vers les êtres et les choses dont le souvenir le hante. De son enfance, il n'a rien oublié. Le poids de rêve et de misère qu'il a porté pendant de longues années est encore en lui et, ce soir-là, il sent bien qu'il en gardera l'empreinte à tout jamais...

★

Il était né, deuxième fils d'une famille de pauvres comédiens, le 16 avril 1889, au 287 Kensington Road, dans la banlieue sud de Londres. Sydney était son aîné de deux ans. Charles Spencer dut suivre avec lui les tournées que ses parents effectuaient dans les théâtres de banlieue et de province. Le père mourut tôt, emporté par l'alcool ou la misère. Mrs Chaplin se trouva seule pour élever les deux enfants. Elle-même, de santé précaire, dut bientôt abandonner le music-hall. Ne pouvant guère sortir de sa chambre, elle se mit alors à faire de la couture. Maigre ressource pour faire vivre deux garçons. Pour eux, il n'était guère question de fréquenter l'école. Ils aidaient leur mère en faisant les courses...

« Nous vivions dans une misérable chambre, a raconté Sydney Chaplin. Le plus souvent, nous n'avions rien à manger. Ni Charlie ni moi n'avions de souliers. Je me rappelle encore comment notre mère enlevait les siens pour les donner à l'un de nous qui courait alors à une soupe populaire pour en rapporter notre unique repas de la journée. Notre vie était traversée d'une catastrophe qui semblait revenir à intervalles réguliers. C'était lorsque le constable venait saisir le peu de mobilier que nous avions pour payer nos dettes... »

★

Privation ou désespoir ? La raison de Mrs Chaplin ne résista pas à cette inquiétude quotidienne. Un dérangement cérébral exigea son transfert à l'hôpital. Et les deux enfants livrés à eux-mêmes commencèrent une vie qui ressemblait étrangement à celle de ces petits personnages inoubliables dont Charles Dickens nous a souvent conté les tristes et merveilleuses aventures.

Mrs Chaplin ne devait jamais retrouver entièrement son équilibre mental. Sydney parti pour faire sa vie, Charlie demeura seul avec elle, lié par une affection à laquelle s'ajoutait une admiration sans réserves. C'est par elle qu'il apprit les rudiments de son métier, c'est par elle qu'il obtint son premier engagement, à sept ans et demi, pour danser la gigue en sabots. Ce fut elle surtout qui lui apprit cet art prodigieux de la pantomime où il devait trouver sa plus subtile expression.

Entre deux engagements, il exerçait le métier de coiffeur. Mais surtout, il prenait contact avec la vie. La vie la plus dure dans cette grande cité de la misère, la vie la plus traversée d'émotions et de rêves...

★

La guerre a-t-elle épargné cette banlieue pauvre qui fut le berceau moral de Chaplin ? Chester Street, Hamisch Street, le parc de Kensington, cet univers étonnant que l'on retrouve souvent à travers les décors simplistes dressés dans le petit studio de la Brea Avenue...

C'est là que Chaplin a connu l'ivresse des premières ambitions, la douceur du premier amour. C'est là qu'il a jeté sur les hommes ses premiers regards d'enfant et de poète. Tout alors lui parlait au cœur : les silhouettes étranges des passants entrevus dans la brume de Londres, les musiques populaires qu'on entendait au coin des rues, l'odeur des marchés où s'étaient éparpillés les fruits qu'on ne peut pas goûter, les livres lus et compris avec peine. Toute l'enfance de Chaplin est là et c'est elle qu'il est venu rechercher ce soir de 1923 où il a fui l'hommage des foules.

« Je suis ici en plein centre de ma jeunesse, et pourtant en dehors d'elle, en quelque sorte. C'est comme si je la contemplais à travers une vitre. Je la vois avec une netteté parfaite, mais quand je tends la main pour la toucher, il n'y a rien, rien que le verre posé par les années depuis mon départ. »

★

Au cours de son second voyage, en 1931, Chaplin fera de nouveau le pèlerinage au vieux Londres. A mesure que sa destinée le porte aux succès les plus extraordinaires, à mesure qu'il possède tout ce qu'il a pu désirer, il semble qu'il prenne conscience plus fortement de ces années de misère. Il semble qu'il éprouve seulement alors, au sein de la fortune et de la gloire, l'amertume et, tout à la fois, l'enchantement de son enfance. Aussi bien, les premières années d'une vie en sont-elles souvent la clé. L'homme n'échappe pas à son enfance, même par les pires révoltes. L'empreinte qu'elle laisse est d'autant plus marquée que l'on avance vers le déclin. Chaplin a, depuis toujours, les yeux fixés sur ses années de jeunesse. Elles lui ont donné son personnage et ses comparses, ses thèmes et son décor. Il n'a cessé d'avoir le regard plongé vers cette vitre au delà de laquelle le passé semble intact. C'est là que vivent toujours un enfant taciturne, une mère admirable, une petite fille, « la jolie Hetty toute pimpante », et le vieux pasteur qui, pour un penny, montrait, à la lanterne magique, la Crucifixion de N.S...

Chaplin va-t-il briser cette vitre « posée par les années » entre son enfance et lui-même ? Va-t-il tendre la main aux fantômes qu'il n'a cessé d'aimer ?

Il a tout goûté de cette vie dans laquelle il s'élançait jadis, plein de désir et d'ambition. Il a connu le succès, gagné la fortune. Il a aimé et il a souffert... Et tout cela n'a pas effacé le merveilleux mirage d'autrefois ! Il peut dire aussi avec André Gide : « aucune gloire ne vous vaudra, adolescence de nos cœurs... » Cette gloire, elle-même, est déjà dédaignée. Chaplin va-t-il nous livrer enfin, avec le témoignage de son enfance, le secret de Charlot ?



Charlot et le "Kid", deux personnages que Chaplin a modelés sur les souvenirs de son enfance misérable...

LE FILM D'ARIANE (suite)

1946, de plus de 900 millions. Si 1947 devait présenter un passif aussi important, c'en serait fait de notre cinéma et l'on pourrait, comme nous l'ont rappelé fort judicieusement la semaine dernière tous les journaux filmés, annoncer la mort du cinéma français. Ce qui ne profiterait à personne. Même pas au Fisc trop vorace.

On a peine à imaginer que le gouvernement puisse assister impassible à la ruine d'une importante industrie et, du même coup, à la décadence d'un art auquel le renom français doit déjà tant.

Prix en nature

L'ASSOCIATION française de la Critique de Cinéma a procédé, la semaine dernière, à la remise des deux Grands Prix de la Critique internationale décernés au moment du Festival de Cannes.

Remise toute symbolique, d'ailleurs, puisqu'elle a consisté à réunir autour d'une même table les deux lauréats : David Lean, réalisateur de *Brève Rencontre*, Georges Rouquier, metteur en scène de *Farbique*, et une cinquantaine de critiques cinématographiques et d'écrivains de cinéma.

Précédé d'une présentation du dernier film de David Lean, *Les Grandes Espérances*, d'après Dickens, qui fut unanimement apprécié, le dîner ne revêtit à aucun moment le caractère officiel. Même pas pendant les allocutions de Georges Charensol et des deux héros de la soirée. D'ailleurs, dès le début, alors que le président donnait lecture de la lettre d'excuse de René Clair, Alexandre Arnoux n'avait-il pas dit : « Le silence est d'or » ?

Ce qui n'empêcha pas la fin de la soirée de retentir des éclats de discussions enflammées à propos de films, de metteurs en scène, de technique, etc...

Et Georges Altman, pour conclure, affirma, d'un ton docte : « Au fond, il n'y a pas d'art sans art ».

Mais Alexandre Arnoux voulait avoir le dernier mot, et il répondit : « Et inversement. »

Le Minoataure, lui, avait des ronds de cha peau devant tant d'élévation de pensée.

LA COURSE AUX OSCARS

De notre correspondant particulier à Hollywood, Harold J. SALEMSON

L'ACADEMIE des Arts et Sciences cinématographiques d'Hollywood vient de publier la liste des candidatures aux prix annuels ou « Oscars » qui seront décernés le 13 mars. Cette liste est établie à la suite d'un premier scrutin auquel ont participé 11.669 spécialistes et techniciens de l'industrie cinématographique américaine. Ce premier tri a laissé subsister, pour chaque prix, cinq candidats parmi lesquels seront choisis les lauréats.

Pour la première fois cette année, des étrangers figurent dans les principales catégories, alors qu'auparavant, les Américains régnaient en maîtres incontestés. En tenant compte du fait que seuls concourent les films projetés commercialement dans la région de Los Angeles du 1^{er} janvier au 31 décembre 1946, on peut se rendre compte de la concurrence toute nouvelle des films étrangers dont certains remporteront sans doute des premiers prix.

Voici, pour les chapitres les plus importants, les concurrents en présence :

— Meilleur film : *The best Years of our lives*, *Henry V* (*Grande-Bretagne*). *It's a wonderful life*, *The razor's edge*, *The Yearling*.

— Meilleure vedette homme : *Frederic March*, *Laurence Olivier* (Anglais), *Larry Parks*, *Gregory Peck*, *James Stewart*.

— Meilleure vedette femme : *Olivia de Havilland*, *Celia Johnson* (Anglaise), *Jennifer Jones*, *Rosalind Russel*, *Jane Wyman*.

— Meilleur réalisateur : *William Wyler*, *David Lean* (Anglais), *Frank Capra*, *Robert Siodmak*, *Clarence Brown*.

— Meilleur découpage original : *Raymond Chandler*, *Jacques Prévert* (pour *Les Enfants du Paradis*), *Ben Hecht*, *Norman Panama* et *Melvin Frank*, *Muriel et Sydney Boz* (Anglais).

Parmi les concurrents dans les catégories secondaires, on remarque *Rome*, ville ouverte (pour le découpage), *William Walton* (pour la partition musicale d'*Henry V*) et *La vie au Zoo* (U.R.S.S.).

Mais les « Oscars » ne sont pas les seuls prix qui sont décernés à Hollywood. Le

National Board of Review en attribue également. Cet organisme fut créé, il y a une trentaine d'années, par l'industrie cinématographique pour faire fonction de censure officielle (c'est le rôle actuel de l'Office Johnston). Le National Board, bien qu'aujourd'hui autonome, n'a rien perdu de son prestige et son palmarès est fort commenté. Voici le choix qu'il a établi des meilleurs films de l'année : *Henry V*, *Rome ville ouverte*, *The best Years of our lives*, *Brève Rencontre*, *A walk in the sun*, *Goupi-mains-rouges*, soit, dans les six premiers, deux américains, deux anglais, un italien et un français.

Quant au cercle des critiques cinématographiques de New-York (qui comprend 18 des 21 chroniqueurs de films des grands quotidiens new-yorkais), il a choisi : pour les films : *The best Years of our lives* et *Henry V* ; pour les acteurs : *Laurence Olivier*, *Frederic March*, *Celia Johnson*, *Olivia de Havilland* ; pour les metteurs en scène : *William Wyler* et pour les films de langue étrangère : *Rome*, ville ouverte, devant *La Fille du puisatier*.

Tous ces prix ont, cette année, suscité un intérêt tout à fait exceptionnel. Un journal corporatif publié quotidiennement — jusqu'à ce qu'on le lui interdît — une liste des paris engagés sur les divers concurrents et les chances que les joueurs professionnels leur donnaient de gagner.

L'affluence des films étrangers n'a pas étonné tout le monde à Hollywood. Et Frank Capra lui-même déclarait récemment :

« Je crois que tout le monde a gagné trop d'argent pendant la guerre. Il n'y avait plus de prime à la qualité. Les producteurs regardaient leur chiffre d'affaires record, souriaient et allaient aux courses. La production cinématographique à Hollywood est devenue une confection de chaussures... Seule une concurrence plus féroce forcera Hollywood à faire de meilleurs films en 1947. »

THEATRE APPRENEZ A JOUER la COMÉDIE
Cours par correspondance. Méthode inédite
BROCHURE DÉTAILLÉE contre 3 timbres
ÉTUDE DRAMATIQUE par correspond.
7, rue de Cléry, PARIS

Nous avons entendu travailler Samedi dernier sur la scène du studio de Mme André Bateau-Thérond, 21, rue Henri Monnier, des scènes classiques et modernes, et c'est avec la même ardeur, la même foi, que les jeunes artistes interprètent Racine, Molière, Anouilh, Cocteau

100.000!

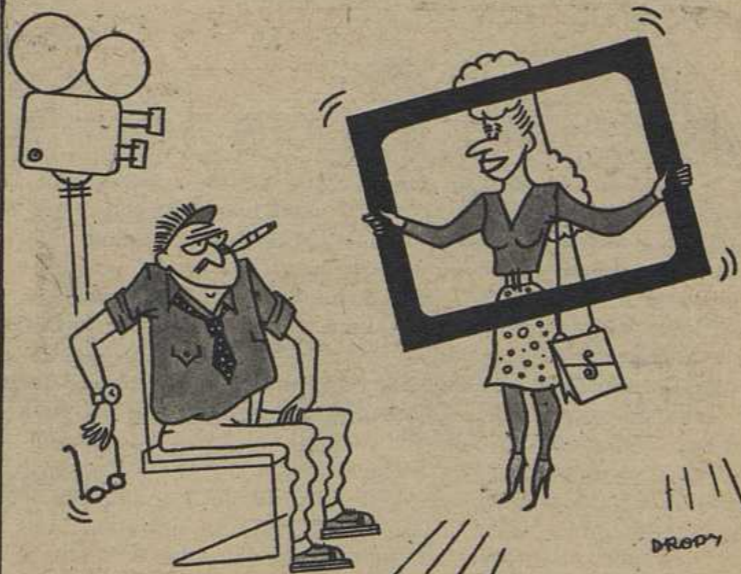
C'est le nombre d'adhérents que groupe actuellement la FÉDÉRATION DES CINÉ-CLUBS

Et ce mouvement est en continuelle progression!

C'est pourquoi L'ÉCRAN français consacre habituellement, chaque semaine, une page entière à l'activité des CINÉ-CLUBS

LISEZ : 25 ANS DE CINÉ-CLUBS par José ZENDEL ET LES ÉCRANS DE FILMS 1946

SEX-APPEAL



Mais enfin, vous te voyez bien que je suis photogénique!...



OLIVIA DE HAVILLAND CANDIDATE A L'OSCAR

L'Académie des Arts et Sciences Cinématographiques de Hollywood décernera dans quelques jours ses « Oscar » annuels. Plusieurs candidates sont en lice pour le prix de la meilleure vedette féminine, on cite : Celia Johnson, Jennifer Jones, Rosalind Russel, Jane Wyman. Mais il semble que son interprétation de « To each his own » fasse de Olivia de Havilland la grande favorite de ce tournoi.



"SCIUSSIA" Réal. de VITTORIO DE SICA. Opérateur: A. Brizzi. Prod: Alfa cinematografica

SCIUSSIA: un nouveau chef-d'œuvre de l'école italienne

C'est peut-être le plus beau film d'enfants qu'on ait vu depuis l'admirable film soviétique "Le chemin de la vie". Il méritait qu'on en parle longuement dans ces jours meilleurs. Mais disons tout de suite la puissance d'impression que ce film exerce sur le spectateur. Les gosses italiens aux prises avec la dureté adulte des petits d'homme qu'ils sont, l'occupent tout entier à la rue, et que la libération n'a rien enlevé de leur vie dans le vrai chemin de la vie. "Sciussia" c'est un mot du patois romain, la formation de l'expression américaine qui signifie "c'est maussade". Et c'est ainsi qu'on désigne, depuis la guerre, les gamins qui circulent avec les chaussures des militaires. Ils sont là, tout une bande, en haut dans les rues des villes, au milieu de la nuit. Avec ce sens vivant de la vie qui caractérise la nouvelle école italienne du cinéma, les rues, les boulevards, les marchés, les camelots, les bagarres, sont corrigés et réglés par la caméra comme un documentaire dans lequel quelques

personnes vivent leur drame. Mûrissent le fascisme, ont été utilisés par les janssens du marché noir, échappent enfin dans une maison de correction - le lieu de leur destin. C'est d'avoir un idéal à eux, ils veulent s'évancher à travers les bois et les routes pour aller dans le réel ultime de la pénitence. Rarement, le cinéma nous avait donné de images d'une poésie aussi pure que celle de ces enfants, errants sans leur pays, aux formes magnifiques. Un peu de bonheur que la déshumanité sur la maison de correction n'est pas par conséquent. Cependant on n'oubliera pas la scène où des petits viennent dans la prison offrir une scène de cinéma aux petits détenus, tous les têtes rondes et rakes, tournent ardemment dans la nuit de la salle vers le jour terrible de l'écran où bougent des images de guerre. Et madame au milieu de la scène, rebelle de poses, inculte, panique: une des figures les plus intenses que le cinéma nous ait données depuis longtemps. En vérité, une fois de plus, le cinéma italien nous prouve qu'il peut atteindre au réalisme le plus pur.

Georges Altman

LA TERRE SERA ROUGE

Une vibrante image de la Résistance danoise

Ouvre pathétique, acuelle, violente et sensible qui retrace l'épopée d'un groupe de patriotes danois, œuvre de chair et de sang, "La Terre sera rouge" compte parmi les plus grands morceaux cinématographiques qui ait inspirés la Résistance.

Une action dense et mouvementée à l'extrême faite de dramatiques péripéties qui furent le lot des clandestins, se déroule à une cadence effrénée dont (révérence pour les !) on ne trouve l'équivalent que dans les péplages ou les "westerns" américains les plus échevelés. Et cependant, les auteurs de "La Terre sera rouge" n'en ont pas, pour autant, renoncé à nous montrer solidement des personnages. C'est là un véritable tour de force.

En tête d'une troupe remarquable de résistants se détache Poul Reichardt. La puissance de son jeu fait de lui un Ray Milland danois.

Georges Timmer



Paul REICHARDT après l'interrogatoire de la Gestapo "LA TERRE SERA ROUGE". 1946



"LA TERRE SERA ROUGE" Sc. de Leck Fisher d'ap. Ole Juul. Réal. de Bodil Ipsen et Lau Lauritzen. Prod: Ass Film.

SA VIE

Née Lucille Le Sueur, le 23 Mars 1906 (date officielle) à San Antonio, Texas. Ses parents divorcent et Mrs Le Sueur se remarie avec Bill Cassin, propriétaire d'un théâtre dans l'OklaHoma. A Kansas-City, se-son? divorcé de sa mère, qui revient veuve dans un maga- sin.

A 12 ans, Lucille gagne un premier prix de danse. Études à Columbia (Montana). De retour à Kansas, elle travaille dans un bureau. Girl à Springfield, Montana.

Pert tenter sa chance à Chi- cago : trois jours après son arrivée, elle débute dans une revue et, trois mois après, elle joue à Broadway "Innocent Eyes", comédie musicale qui lui vaut un engagement à Hollywood (1925).

Caractéristiques: 1m62, 55 kgs. Cheveux châtain roux. Yeux bleus.

Mariée à : 1°) D. Fairbanks Jr 2°) Franchot Tomes; 3°) Philip Terry. Divorcée depuis un an. Deux enfants adoptifs : Christina et Christopher.

Aime la sélafe, les céréales et la rhubarbe. Fait son lit elle-même. Front des leçons de Français, d'Espagnol et de piano.



1928. Des cheveux fous, un rire clair; elle danse le charleston et commence à jouer la comédie (Our dancing daughters)



1932. Aventuriere sachant jouer de ses attraits, elle dispute une jarretelle au lourd Wallace Beery (Grand Hôtel)



1945. Elle est devenue une femme comme une autre, et joue les rôles de mère. Avec B. Bennett et A. Blythe (Mildred Pierce)

SES FILMS

+ Pretty Ladies + Paris + Old clothes + Sally, Irene and Mary + Our dancing daughters + Within the law + The duke steps out + Montana moon + Our me-ferri wives + Our blushing brides + This modern age + Rain (Flute) + Hollywood Revue + Let-ty Lynton + To-day we live + I live my life (Vivre sa vie) + Possessed (Fascination) + Chai-me? (Captive) + Rose Mary + Grand Hotel + Forsaking all others (Souvent femme varie) + Sadie Mc Kee (Vivre et aimer) + Damsel fools, dance (Le tourbillon de la danse) + Hunchback + The gor-geous Hussy (L'enchanteresse) + No more ladies (La femme de sa vie) + The last of Mrs Cheney (La fin de Mrs Cheney) + Love on the run (Loufoque et Cie) + The bride wore red (L'inconnue du palace) + The shining hour (L'ensorceluse) + Ice follies of 1939 (La féerie de la gla-ce) + Strange cargo + The wo-man (Femme) + Susan and son + The woman's face + When ladies meet + They all kissed the bride (Embrassons la mariée) + Resu-sion in France + Above in suspi-sion + Hollywood canteen + Mil-lie's Pierce + Humoresque + Pos-sessed.



Le visage las d'une fille alanguie par la chaleur des tropiques. "Pluie"



Elle avait 6 ans et s'appelait alors Lucille Le Sueur...

JOAN CRAWFORD

LA FEMME INVINCIBLE

par Amable JAMESON

NOUVELLE vierge, moderne jeune fille, heureuse mariée... tels étaient, d'après les titres mêmes des films où elle apparaissait, les rôles de Joan Crawford (Peut-on vous demander de prononcer Crawford ?), la star la plus populaire parmi la jeunesse du monde entier dès 1928-30, type de la fille indépendante, intrépidité et qui n'a jamais froid à ses grands yeux même dans l'auto découverte lancée vers l'accident d'où elle seule se tirait indemne, à peine étourdie, mais peut-être pour aller en prison. Car si elle n'avait peur de rien cette sportive à la démarche libre, aux escapades scandaleuses, aux amours trop vite atteintes et trop tôt perdues, si elle était taillée pour remonter les courants contraires et résister aux coups du sort, c'est qu'elle ne pouvait éviter les chocs. On la vit se donner et se vendre, s'offrir et se défendre, se perdre et ne se retrouver qu'après de dures épreuves, se servant de sa beauté comme d'une arme qui se retournait contre elle au moins une fois par film.

ON vit cette amazone aux cheveux d'abord très courts se baigner au clair de lune, danser sur les tables, se battre avec ses compagnes de cellule. Athlétique, audacieuse, capricieuse, improvisant des charlestons plus turbulents que les figures de swing les plus accélérées, elle était la championne des surprises-parties improvisées dans un désir de se griser de plaisir et qui finissaient dans la plus franche saoulerie... On ne voulait pas manquer une seule de ses aventures sur l'écran et l'on se demandait en même temps qu'elle pouvait être la nature réelle de cette belle effrontée, impavide au milieu des pires situations, d'une gaité agressive, un peu inquiétante, qui laissait deviner des désespoirs



1926. Dans "Paris", son second film, la future vamp a déjà un regard langoureux pour séduire Charles Ray.



Des yeux profonds, une bouche gourmande. Joan classique et légendaire.

aussi excessifs ensuite.

De films en films, nous vîmes ses cheveux s'allonger, s'éclaircir, flotter, s'ébouriffer, ses yeux s'agrandir encore et encore, offrant — surtout dans « Grand Hôtel » — des regards dramatiques ou se reflétaient les aspirations et les craintes de tout un public attentif, anxieux, toujours sympathisant. Joan satisfaisait à la fois les gourmands et les insatisfaits de la vie — qui la voyaient tantôt nichier sa chair polie dans la soie et l'hermine, tantôt faire craquer la robe à bon marché ou son corps vaillant étouffait, tantôt enfin endosser l'uniforme de honte de la maison de correction ou du bain de femmes.

Héroïne type de l'aventure populaire moderne, Joan Crawford vécut toutes les vies possibles, dix ans durant à raison de quatre films par an, pour ceux et celles qui n'ont, dans leur existence monotone, d'autre fenêtre sur l'imprévu, l'insolite et le sensationnel, que la fenêtre rectangulaire de l'écran.

ELLE traversa certains films comme un fantôme, devenant l'ombre de cette ombre familière d'un certain idéal romanesque ; mais restant, inévitablement, comme « par contrat », toujours écartelée entre deux hommes, prêts parfois à s'entre battre pour l'avoir à eux (il y eut John Gilbert, John Mac Brown, Douglas Fairbank Junior, Franchot Tone, Clark Gable, Robert Montgomery, Spencer Tracy et bien d'autres) et qu'elle eut peut-être désiré garder tous les deux.

Du plus charmant de ses maris successifs — Doug Junior — nous savons qu'il aimait l'appeler « Boy » et riait quand elle affirmait son autorité en frappant le sol d'un talon quasi-viril. Si l'on peut dire qu'elle représente à travers les cinquante et quelques scénarios que l'on écrit pour elle ou autour de son personnage, une sorte de Don Juan du sexe féminin, on doit convenir cependant qu'aux prises avec les complications et les laideurs de la vie, elle a toujours — au moins durant une scène et quelques admirables minutes d'abandon — manifesté sa faiblesse de femme enfin heureuse de céder, d'être conquise, maîtrisée, dominée, jalousement aimée.

PAR ces courses échevelées, ces fuites, ces détours, cet appétit d'imprévu, de neuf, d'impossible, ces impulsions, parfois démentielles, tout cela n'était-il pas motivé, simplement, sagement par la poursuite de l'amour ?

L'amour protège les êtres qu'il éprouve.

Nous savions, il y a quinze ans que les grands yeux limpides de Joan étaient sans doute agrandis par le manque de sommeil (et pas exactement d'insomnie) ; nous apprenions avec tristesse qu'elle arrivait le matin pâle et défaite, au studio (on commence tôt à Hollywood, en toutes saisons), un bain bouillant lui tenait lieu de repos, au mépris de sa fraîcheur sinon de sa santé, peut-être vivant les aventures de ses films ou plus encore, car les journaux à présent emportés par le vent étaient pleins de ses exploits, de ses conquêtes, de ses raptus, de ses folies.

Puis vinrent les années de guerre qui, pour l'Europe, comptent double dans la mémoire des spectateurs. N'a-t-on d'ailleurs pas tendance à se figurer que l'on connaît les actrices depuis cent ans ? Alors que leur carrière paraît longue parce que très remplie et que les vedettes obtiennent souvent leur premier rôle bien avant d'être majeures.

VOICI la chère « vieille » amie Crawford dans le rôle très lourd de « Mildred Pierce », faisant une fois de plus face aux coups du sort et faisant son chemin en s'appuyant sur les épaules d'hommes qui plus d'une fois la trahissent. La voici avec une fille plus méchante, cynique et maligne qu'elle n'a jamais pu l'imaginer être quand, à son âge, elle faisait elle aussi « les quatre cents coups »...

Elle se rappelle que tous ses malheurs lui sont arrivés parce qu'elle obéissait à de trop généreuses ou extravagantes impulsions, sans calcul, sans mensonge même. Elle était trop spontanée, trop vraie ! Et la voici semblable à elle-même, avec les mêmes rêves et les mêmes illusions, aux prises avec les mêmes hommes, celui qui est trop gentil, celui qui est trop faible, celui qui est trop crapule. Ils n'ont pas embelli, avec les années, et on ne les montre plus tout à fait comme des gentlemen. Elle seule traverse ces tourbillons assez boueux, toujours vaillante, infatigable, pas impassible, certes, mais impavide, héroïne de l'énergie féminine qui a le courage de se débattre et de batailler pour être indépendante, pour vivre une vie vivable. Et plus de courage encore — tous les courages — pour préserver son besoin d'idéal, son besoin de croire à la réalisation, au moins partielle de ses rêves.

Chère Joan Crawford, il n'est que de scruter votre ému, ému visage, à peine amaigri, pour voir que les femmes dont vous êtes le modèle sont invincibles.

A. JAMESON.

Des Cheveux Souples et Brillants



BRILLANTINE
PINAUD
PARFUMEUR À PARIS DEPUIS 1810

UD.

Ce que, seul,
L'ÉCRAN français
pouvait entreprendre !

Edwige FEUILLÈRE et Pierre BLANCHAR
Jacques BECKER et Louis DAQUIN
Pierre BOST et Max DOUY
Roland MANUEL et Roger DESORMIÈRES
Christian MATRAS et William SIVEL
Léopold SCHLOSBERG et Georges ANNENKOF
etc., etc., etc.

les vedettes les plus célèbres
les meilleurs techniciens français
vous révèlent

TOUS LES SECRETS DU CINÉMA !

Ne manquez pas de lire, dès que les circonstances nous permettront d'en reprendre la publication, la suite de notre grande enquête-reportage.

COMMENT ON FAIT UN FILM

Un panorama complet, l'étude la plus vivante, la plus passionnante de l'œuvre cinématographique.

Demandez, dès aujourd'hui, les numéros dans lesquels ont déjà paru les premiers articles de cette extraordinaire série



Accessoires typiques du docteur Ancelin (Michel SIMON) : sa barbe noire et un verre de vin. Il songe à sa prochaine victime ; sa femme (Jany HOLT)

MICHEL SIMON,

médecin malgré lui

Lorsque Michel SIMON tournait dans « Panique » aux studios de la Victorine à Nice, il fit une chute si malencontreuse qu'il se fractura la cheville. Le médecin appelé auprès de lui diagnostiqua une simple foulure ; il prescrivit des piqûres de novocaïne et des massages qui — on s'en doute — furent plutôt douloureux. « Et ne craignez pas de marcher », dit « l'homme de l'art » à Michel. Cela passera très vite.

Cinq jours plus tard, Michel SIMON qui souffrait le martyre voyait son cas s'aggraver d'une nouvelle fracture au-dessus de la première. Il doit maintenant marcher avec des chaussures orthopédiques.

Le sort a de ces ironies... Michel SIMON a gardé depuis cette aventure un profond ressentiment contre les médecins incapables, et voici justement que dans « Non Coupable », il incarne le personnage



Personne ne croit au génie du médecin assassin, pas même son meilleur ami (R. DALBAN)



"Non, le docteur n'est pas ici", répond le patron du « Café Gustave » à Jany HOLT

Au Docteur Ancelin dont les qualités professionnelles sont nettement insuffisantes. Ce scénario de Marc-Gilbert Sauvageon est réalisé par Henri Decoin, avec la collaboration du chef opérateur Jacques Lemare.

Donc, la médiocrité d'Ancelin permet à son confrère, le Docteur Dormont (Jean Wall) d'occuper peu à peu toute sa clientèle et de le faire considérer comme un « rebouteur » et un « guérisseur ».

★

Mais le docteur Ancelin révélera son génie d'une autre façon ; il devient peu à peu un criminel si habile que la police n'aura jamais le moindre soupçon de sa culpabilité :

— « Que voulez-vous, je me venge comme je peux des médecins ratés répète Michel SIMON sur le plateau : j'en fais des assassins !

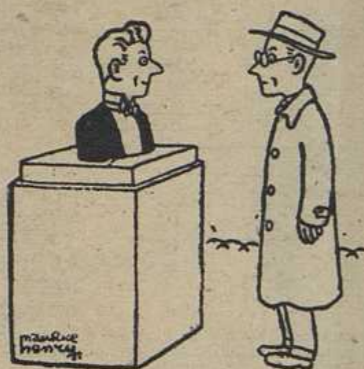
Et pour achever la noirceur du rôle, il finira par le suicide. Au total, quatre cadavres dans le film « Jany Holt », femme du docteur, sera parmi les victimes de ce criminel génial, qui la noiera avec des raffinements sadiques dans un charmant ruisseau de Touraine. La scène sera tournée à Azay-le-Rideau, près d'un pittoresque moulin du XIII^{ème} siècle construit au bord de l'Indre, et qui appartient à un ami d'Henri Decoin.

Le seul défaut de la propriété, c'est de ne pas bénéficier de l'électricité ; aussi est-on en train de la faire installer en créant une ligne spéciale de 2 Kms de long. Rouquier avait électrifié la ferme de Farrebique ; Decoin suit son exemple pour le moulin d'Azay-le-Rideau : Et tout cela n'empêchera pas Jany Holt de tomber à l'eau par une nuit des plus noires...

Decoin et son équipe tourneront ensuite « Les amants du Pont Saint Jean » près de Valence. Ce sera au tour de Michel SIMON de prendre un bain dans le Rhône.

— « Mais avec ma jambe en papier mâché, vous pensez ! dit-il ; j'aime autant vous dire que je prendrai une doublure. »

DANNY KAYE fait rire l'Amérique pour 500.000 dollars par an



Il n'a pas de lunettes d'écaillé, ni de nez bourgeonnant, ni de grands pieds, ni de double menton, ni de moustache ripolinée. Il n'est ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni vieux ni jeune (il a 33 ans). Il a l'œil bleu, la bouche moyenne, le nez assez pointu. Un visage, en somme, insignifiant, qu'il était nécessaire d'orner d'un signe particulier: l'indéfrisabilité et la teinture le surmonterent d'une étrange chevelure dorée. Ainsi, on ne peut pas dire: Danny Kaye n'est ni beau ni laid. Il est plutôt trop joli garçon...

Tel est cet homme qui gagne plus de 500.000 dollars par an, qui possède un bungalow à Hollywood et un appartement de 12 pièces à New-York, et qui enthousiasme l'Amérique.



Depuis l'époque où, employé dans une compagnie d'assurances, il commit une erreur qui coûta 40.000 dollars à ses patrons, Danny Kaye fut découvert trois fois.

Sylvia Fine le remarqua alors qu'il jouait à Manhattan une revue dont ~~il~~ elle était un des auteurs; elle l'épousa et se mit à écrire des sketches pour lui.

Moss Hart l'entendit chanter dans une boîte de nuit et l'engagea à Broadway, dans Lady in the Dark. En 40 secondes et en musique, Danny débitait 50 noms de compositeurs russes et obtenait un triomphe.

Samuel Goldwyn, enfin, alla voir le phénomène en 1943 dans Let's Face it; il lui fit signer un contrat de 5 ans, l'emmena en Californie et lui fit tourner 4 films: Up in Arms, Wonder Man, Kid from Brooklyn et The secret life



Danny feint d'épouser Constance Dowling...

of Walter Mitty, de James Thurber.

Qu'a-t-il donc de si extraordinaire, ce Danny Kaye? Sa multiplicité de ses dons, son art de la composition et de la parodie, ses richesses vocales, ses talents de danseur, d'acrobate, de comédien, et surtout un prodigieux dynamisme. Il ressemble à Charles Trenet et à Maurice Rostand réunis. Il gesticule comme Jean Rigaux, grimace comme les Ritz Brothers, barytone comme Groucho, chante comme Lily Pons ou comme Chaliapine. L'agilité de sa langue et sa diction parfaite satisfont le goût du public américain pour les chansons composées d'onomatopées, et la ritz djo, bien entendu, n'a pas manqué de s'attacher une vedette capable, bien que baryton, d'imiter à volonté la basse profonde, le ténor irlandais, le soprano coloratura, l'éternuement, le ronflement du dormeur et le chant du coq.

Nous n'avons vu en France que Wonder Man, présenté au Festival de Cannes. Cet échantillon n'a point effacé le souvenir de Buster Keaton, d'Harold Lloyd, des frères Marx. Danny Kaye est un étonnant fantasiste de music-hall, et ses numéros, poussés jusqu'au délire, provoquent parmi les spectateurs ce fou-rire que l'écran déchaîne si



rarement à notre époque. Mais ses grimaces, sa turbulence et ses calembours loufoques ne suffisent pas à compenser son manque de "présence" — on devrait écrire son absence — ainsi que la pauvreté du scénario.

On ne saura si l'on a affaire à un nouveau comique de cinéma que le jour où il paraîtra dans un film spécialement composé dans le style de son personnage, bourré de gags inédits et réalisé par un humoriste. Mais les Américains peuvent-ils encore faire des miracles?
Maurice Henry



...mais il préfère visiblement Dinah Shore

LES AVENTURES DE CASANOVA

1^{re} partie : Le Chevalier de l'aventure

Georges Guétary, le Don Juan sans danger

J. Boyer et N.G. Sauvajon ont traité ces aventures de Casanova dans le style Trois Mousquetaires. Le chemin qu'emprunte le chevalier de Sengally pour venir de Venise à Paris ressemble singulièrement à celui pris par d'Artagnan; on y trouve même une auberge de Mering. Et des bulletins de reconnaissance impudemment signés par une jolie dame y remplacent les ferrets de Diamant.

Beaucoup de femmes jalourent la route de Casanova. C'est photographique. On aimerait plus de sous dans le défilé et moins de reconcoments. Les amateurs trouveront leur compte. Les autres iront ailleurs. J'ai eu des yeux très bien. Quant à Georges Guétary... franchement, non! Je préfère Tino Rossi.

Roger Régent



Gary COOPER et Teresa WRIGHT dans "CASANOVA LE PETIT" Sc. de Nunnally Johnson, Réalisation de Sam Wood. Production: R.K.O. 1944.

LA LOI DE LA PAMPA

Un "Western" de trente troisième ordre

Les exploits d'Hopalong Cassidy, alias William Boyd, en Argentine... Ecrit par un routinier du far west, Harrison Jacobs, réalisé avec platitude par l'assistant de Lewis Milestone, Nate Watt, ce western décevra bien des amoureux de l'aventure... On y retrouve la silhouette nonchalante au regrette Sidney Toler et le charme piquant de la hongroise Steffi Duna.

Tacchella

CASANOVA LE PETIT

Où Gary s'égare dans une pénible aventure.

Dans la vitrine d'une maternité, au milieu de bébés abandonnés en instance d'adoption, Gary Cooper découvre à la fois son propre enfant et l'amour paternel. Il se fait nurse, dose des farines lactées, s'attendrit sur des renvois. Avec ses jambes, ses regards, son laconisme, il se dépêche mal d'un scénario absurde et laborieux. Monsieur Sam Wood, qui fit, soit on, "Un jour aux Courses", "Une nuit à l'Opéra", "Good-bye, Mr. Chips", a apporté à ce récit une platitude qui ne l'honore pas.

Il est vrai que ce film s'est révélé l'une des plus grandes réussites commerciales de 1944

Il trouve la sa meilleure justification: "In Gold we Trust" (En l'or, nous mettons notre confiance) Henri Robillot



"LA LOI DE LA PAMPA" Sc. H. Jacobs, Réal. Nate Watt. Production: Paramount. 1939.



Mickey ROONEY et Judy GARLAND dans "DEBUTS A BROADWAY" Réal. de Busby Berkeley. Production: M.C.M. 1941.

DÉBUTS A BROADWAY

Un petit rien à l'eau de rose...

Busby Berkeley prend les mœurs, Mickey, Rooney, Judy Garland, et recommence "Babes en arms" (Place au rythme). Les impresarios de Broadway, capitale du music-hall, passent deux heures à ne pas s'apercevoir que Mickey Rooney, cette minuscule mouche électrique, est un amateur dynamique, petite de talent.

Judy Garland, petite fille modèle que "Débuts à Broadway" consacre grande chanteuse de rythme multipliée en vain ses sourires. Quelques scènes de chants et de danses, d'ailleurs adroitement réalisées, ne suffisent pas à chasser l'ennui de longues séquences stupides où s'insinuent d'insupportables prétentions moralisatrices.

k.-m.-) Héron

POURQUOI

L'ÉCRAN français occupe-t-il une place "à part" dans la presse cinématographique?

POURQUOI

L'ÉCRAN français, malgré la parution de nombreux concurrents, n'a-t-il pas modifié son chiffre de tirage et de vente réelle?

POURQUOI

L'ÉCRAN français jouit-il d'une si grande influence dans les pays étrangers?

POURQUOI

L'ÉCRAN français est-il le seul journal de cinéma français très fréquemment cité dans les revues de presse françaises et étrangères?

POURQUOI

Lisez-vous L'ÉCRAN français?

PARCE QUE

L'ÉCRAN français est rédigé par une équipe de journalistes qui ont le goût et le respect de leur métier.

PARCE QUE

L'ÉCRAN français — peut-être seul dans la presse mondiale — sauvegarde rigoureusement son indépendance en n'acceptant aucune publicité cinématographique.

PARCE QUE

L'ÉCRAN français n'est inspiré que par le souci d'un cinéma de qualité et la volonté de défendre le film français.

PARCE QUE

L'ÉCRAN français ne publie aucun article, aucun écho, aucune photo, que ne justifient les positions qu'il a adoptées dès sa parution dans la clandestinité.

PARCE QUE

Libérée de toute contingence publicitaire, la critique de L'ÉCRAN français est totalement indépendante.

Dans l'impossibilité où nous sommes à nouveau de publier notre encart typographique des programmes de la région parisienne, nous avons pensé rendre service à nos lecteurs en donnant ces renseignements — d'une façon moins détaillée que d'habitude — dans le corps même de notre numéro.

Nos lecteurs de province et de l'étranger voudront bien nous excuser de cette anomalie, due uniquement à des raisons indépendantes de notre volonté. Et, d'ailleurs, un coup d'œil jeté sur ces deux pages « à titre exceptionnel » leur donnera une idée — qui peut les intéresser — du choix de films actuellement projetés sur les écrans parisiens.

Les films qui sortent cette semaine :

BATAILLON DU CIEL. — Réal. d'Alex. Esway. Avec P. Blanchard, R. Lefèvre (Marivaux 2ème, Marignan 8ème). — **LA DAME DE HAUT LE BOIS.** Réal. de J. Daroy. Avec F. Rosay, M. Rousset (Max Linder 9ème). — **CHEVALIER DE LA VENGEANCE.** Américain. Réal. de J. Cromwell. Avec T. Power, G. Tierney (Rex 2ème, Gaumont Pal. 18ème, à partir du 7 mars). — **DILLINGER.** Américain. Réal. de M. Nosseck. Avec L. Tierney, A. Jeffreys (California 2ème, Broadway 8ème, La Royale 8ème, Cinémonde Opéra 9ème). — **LA PRINCESSE ET LE PIRATE.** Américain. Avec B. Hope, V. Mayo (Paris 8ème). — **LE FANTÔME DE L'OPÉRA.** Américain. Avec N. Eddy, S. Foster (Cinépolis 8ème).

CINE-CLUBS

MARDI 4 MARS. — * Club 46 (Delta, 20 h. 30) : Boudu sauvé des eaux, Jean de la Lune. * Club du 8ème (Cinépolis, 20 h. 30) : Fantôme à vendre. * Voyages et Aventures (20 h. 30) : Films exploration. * Club universitaire (21, rue de l'Entrepôt, 20 h. 30) : Documentaires. * Cercle technique (21, rue Legendre, 20 h. 30) : Film inédit. * Club de Versailles (Le Dauphin, 20 h. 30) : Le Chemin de la vie.

MERCREDI 5 MARS. — * Club universitaire (21, rue de l'Entrepôt, 20 h. 30) : Documentaires. * Moulin à Images (3, place du Tertre 20 h. 30) : La Lumière bleue.

JEUDI 6 MARS. — * Club Fraternité (20 h. 30) : Le ciel est à vous, Conf. de Grémillon. * Club Cendrillon (Musée de l'Homme, 14 h. 30) : Pour les enfants (même programme le dimanche). * Club de Colombes (Colombia, 20 h. 30) : Kermesse héroïque.

VENDREDI 7 MARS. — * Travail et Culture (21, rue de l'Entrepôt, 20 h. 30) : Espoir. * Club de Suresnes (Capitole, 20 h. 30) : Chevauchée fantastique.

SAMEDI 8 MARS. — * Club de Saint-Ouen (20 h. 30) : Chevauchée fantastique.

LUNDI 10 MARS. — * Club de Paris (21, rue de l'Entrepôt, 20 h. 30) : Journey into fear.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES
<p>1^{er} et 2^e. — BOULEVARDS-BOURSE</p> <p>CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens CINE OPERA, 32, avenue de l'Opéra CINEPH. MONTMARTRE, 5, bd Montmartre CORSO, 27, bd des Italiens GAUMONT-THEATRE, 7, bd Poissonnière IMPERIAL, 29, bd des Italiens MARIVAUX, 15, bd des Italiens MICHODIERE, 31, bd des Italiens PARISIANA, 27, bd Poissonnière REX, 1, bd Poissonnière SEBASTOPOL CINE, 43, bd Sébastopol STUDIO UNIVERSEL, 31, av. de l'Opéra VIVIANNE, 49, rue Vivienne</p> <p>3^e. — PORTE-ST-MARTIN-TEMPLE</p> <p>BERANGER, 49, rue de Bretagne DEJAZET, 41, bd du Temple KINERAMA, 37, bd Saint-Martin MAJESTIC, 31, bd du Temple PALAIS DES FETES, 8, rue Aux-Ours PALAIS DES FETES, 8, rue Aux-Ours PALAIS DES ARTS, 102, bd Sébastopol PICARDY, 102, bd Sébastopol</p> <p>4^e. — HOTEL-DE-VILLE</p> <p>CINEAC RIVOLI, 73, rue de Rivoli CINEPHONE RIVOLI, 117, rue St-Antoine CYRANO, 40, bd Sébastopol HOTEL DE VILLE, 20, rue du Temple LE RIVOLI, 80, rue de Rivoli SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine</p> <p>5^e. — QUARTIER LATIN</p> <p>BOUL' MICH', 43, bd Saint-Michel CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles CIN. PANTHEON, 13, rue Victor-Cousin CLUNY, 60, rue des Ecoles CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain MONGE, 34, rue Monge MESANGE, 3, rue d'Arras SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines</p> <p>6^e. — LUXEMBOURG-SAINT-SULPICE</p> <p>BONAPARTE, 76, rue Bonaparte DANTON, 99, boulevard Saint-Germain LATIN, 34, bd Saint-Michel LUX-RENNES, 76, rue de Rennes PAX-SEVRES, 103, rue de Sèvres RASPAIL-PALACE, 91, boulevard Raspail REGINA, 155, rue de Rennes STUDIO-PARNASSE, 11, r. Jules-Chaplain</p> <p>7^e. — ECOLE MILITAIRE</p> <p>LE DOMINIQUE, 99, rue Saint-Dominique GR. CINEMA BOSQUET, 55, av. Bosquet MAGIC, 28, avenue La Motte-Picquet PAGODE, 57 bis, rue de Babylone RECAMIER, 3, rue Récamier SEVRES-PATHE, 80 bis, rue de Sèvres STUDIO-BERTRAND, 29, rue Bertrand</p> <p>8^e. — CHAMPS-ELYSEES</p> <p>AVENUE, 5, rue du Colisée BALZAC, 1, rue de Balzac</p>	<p>Seul dans la nuit Helzapoppin (vo) Dillinger (vo) Joyeux Compères (d) Arènes sanglantes (d) Le Bateau à soupe Bataillon du Ciel Arènes sanglantes (d) Il suffit d'une fois Chevalier de la vengeance (d) La Rose de la mer Il suffit d'une fois La Terre sera rouge (d)</p> <p>Quelle était verte, ma v. (d) Cinq Secrets du désert (d) (non communiqué) La Grande Illusion Les Portes de la nuit Il suffit d'une fois Les Portes de la nuit Il suffit d'une fois</p> <p>Destins Empreinte du loup sol. (d) (non communiqué) Embrassons la mariée (d) Bozambo (d) Dr Jeckyl et Mr Hyde (d)</p> <p>J'accuse Révolte des vivants Le Père Tranquille La Chanson du passé (d) La Raçon du bonheur Six heures à perdre Desir (d) La Chanson du passé (d) Tortilla Flat (vo)</p> <p>Quatre flirts et un cœur (vo) Six heures à perdre Du sang dans le soleil (d) Sylvie et le fantôme La Belle Ensoreoleuse (d) La Fille aux yeux gris Adieu, chérie Les Portes de la nuit</p> <p>Une femme disparaît La Raçon du bonheur (d) Cinq Secrets du désert (d) Citizen Kane (vo) La Chanson du passé (d) Destins La Chanson du passé (d)</p> <p>Bal des Sirènes (vo) La Terre sera rouge (vo)</p>	<p>BIARRITZ, 22, rue Quentin-Bauchart BROADWAY, 36, av. des Champs-Élysées CESAR, 63, av. des Champs-Élysées CINEAC SAINT-LAZARE CINE ETOILE, 131, av. Champs-Élysées CINEMA CHAMPS-ÉLYS., 118, Ch.-Élysées CINÉPOLIS, 35, rue de Laborde COLISEE, 38, av. Champs-Élysées CINEPRESSE (Champs-Élysées) ELYSEES-CINEMA, 65, av. Champs-Élysées ERMITAGE, 72, av. Champs-Élysées LE PARIS, 23, av. Champs-Élysées LORD-BYRON, 122, av. Champs-Élysées LA ROYALE, 5, rue Royale MADELEINE, 14, bd de la Madeleine MARBEUF, 34, rue Marbeuf MARGNAN, 33, av. Champs-Élysées NORMANDIE, 116, avenue Champs-Élysées PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière PORTIQUES, 146, avenue Champs-Élysées TRIOMPHE, 92, avenue Champs-Élysées</p> <p>9^e. — BOULEVARDS - MONTMARTRE</p> <p>AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes ARTISTIC, 61, rue de Douai AUBERT-PALACE, 24, bd des Italiens CAMEO, 32, boulevard des Italiens LE CAUMARTIN, 4, rue Caumartin CINECRAN, 17, rue Caumartin CINEPHONE-ITALIENS, 6, bd Italiens CINEMONDE-OPERA, 4, Chaussée-d'Antin CINEVOG, 101, rue Saint-Lazare COMEDIA, 47, boulevard de Clichy CLUB, 2, rue Chauchat CLUB DES VEDETTES, 2, rue des Italiens DELTA, 17 bis, boulevard Rochechouart FRANÇAIS, 38, boulevard des Italiens GALETTE-ROCHECHOUART, 5, bd Rochech. HELDER, 34, boulevard des Italiens LAFAYETTE, 54, rue Fg-Montmartre MAX-LINDER, 24, boulevard Poissonnière MELIES, 2, rue Chauchat MIDI-MINUIT, 14-16, bd Poissonnière OLYMPIA, 28, boulevard des Capucines PALACE, 8, faubourg Montmartre PARAMOUNT, 2, boulevard des Capucines PERCHOIR, 43, rue du Fg-Montmartre PIGALLE, 11, place Pigalle PLAZA, 8, boulevard de la Madeleine RADIO-CINE-OPERA, 8, bd des Capucines RADIO-CITE-MONTMARTRE, 19, Montmar ROXY, 65 bis, rue Rochechouart STUDIO 2, rue Chauchat</p> <p>10^e. — PTE-ST-DENIS - REPUBLIQUE</p> <p>BOULEVARDIA, 42, bd Bonne-Nouvelle CASINO ST-MARTIN, 48, Fg St-Martin CINEX, 2, boulevard de Strasbourg CONCORDIA, 8, rue du Fg-Saint-Martin ELDORADO, 4, boulevard de Strasbourg FOLIES-DRAMATIQUES, 40, rue de Bondy GLOBE, 17, rue Faubourg Saint-Martin LOUXOR-PATHE, 170, boulevard Magenta LUX-LAFAYETTE, 209, rue Lafayette NEPTUNA, 28, bd Bonne-Nouvelle NORD-ACTUA, 6, boulevard Denain PACIFIC, 48, boulevard de Strasbourg PALAIS DES GLACES, 37, r. Fg-du-Temple PARIS-CINE, 17, boulevard de Strasbourg PARMENTIER, 158, avenue Parmentier REPUBLIQUE-CINE, 23, rue Fg-du-Temple SAINT-DENIS, 8, boulevard Bonne-Nouvelle</p>	<p>Dix Petits Indiens (vo) Dillinger (vo) La Nuit de Sybille Actualités (non communiqué) Jeunesse du monde Fantôme de l'Opéra (d) Sciuscià (vo) Histoire de chanter Débuts à Broadway (vo) Roman de M. Pierce (vo) La Princesse et le pirate (vo) Helzapoppin (vo) Dillinger (vo) Farrebique, S. Amigos (d) Lost Week-End (vo) Bataillon du Ciel La Reine de Broadway (vo) La Chanson du passé (d) Le Bateau à soupe L'Aigle des Mers (vo)</p> <p>Petite et charmante (vo) (non communiqué) Sciuscià (vo) Débuts à Broadway (d) (non communiqué) Le Bateau à soupe Actualités Dillinger (vo) Le Père Tranquille Du sang dans le soleil (d) Roman de M. Pierce (d) Dernier des Mohicans (d) (non communiqué) L'Homme traqué Les Desperados La Terre sera rouge (d) Il suffit d'une fois La Dame du Haut de Bois L'Aigle des Mers (vo) (non communiqué) La Reine de Broadway (vo) Destins dans la nuit (vo) Lost Week-End (d) Un soir de rixe (d) La Grande Aventure (d) Bal des Sirènes (vo) Histoire de chanter (non communiqué) Le Fugitif Elle et Lui (d)</p> <p>Les Desperados (d) Destins Joies du mariage (d) Le Démon noir (d) Le Bateau à soupe Les Portes de la nuit Dern. Enquête de Topper (d) Les Portes de la nuit La Route semée d'étoiles (d) La Rose blanche (d) Armes secrètes Il suffit d'une fois Petrus Le Joueur d'échecs La Vie d'une autre (d) Jim-la-Jungle (d) Vingt-quatre h. de perm'</p>

LIRE LA SUITE DES PROGRAMMES EN PAGE 19